Tête-à-tête, n° 3 ; *Théâtre / Public*, n° 207, Stéphanie Loncle (dir.) ; *Cabarets de curiosités*, n° 3

Éric Vautrin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/doublejeu/643>
DOI : 10.4000/doublejeu.643
ISSN : 2610-072X

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013
Pagination : 166-168
ISBN : 978-2-84133-494-0
ISSN : 1762-0597

Référence électronique

Éric Vautrin, « *Tête-à-tête*, n° 3 ; *Théâtre / Public*, n° 207, Stéphanie Loncle (dir.) ; *Cabarets de curiosités*, n° 3 », *Double jeu* [En ligne], 10 | 2013, mis en ligne le 10 juillet 2018, consulté le 19 novembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/doublejeu/643> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/doublejeu.643>

Double Jeu est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

sens; que cette indétermination reflète peut-être le fait que le politique est un processus continu, et que toute représentation réaliste du politique trahit les complexités de notre (nos?) réalité(s) et masque des positions idéologiques implicites; que la perturbation de la forme et de l'usage des signes ébranle ce que Lehmann appelle la « supériorité massive » – la force envahissante des structures dominantes à travers lesquelles notre monde est habituellement présenté, notamment les médias; que ce théâtre met en scène un « moment social » caractérisé par des processus collaboratifs et collectifs qui vont finalement donner lieu au spectacle; qu'en fin de compte, le spectateur reçoit ces spectacles de manière sensorielle et affective autant qu'intellectuelle.

La majorité des essais du livre représentent des études sur un artiste ou sur une compagnie en particulier, l'ensemble couvrant une large variété de pratiques qui va de l'adaptation de classiques aux nouvelles écritures dramatiques, du théâtre documentaire à la chorégraphie, de la performance au *re-enactment* par des amateurs ou des personnes en capacité réduite. Ce n'est peut-être pas un hasard si le livre s'intéresse particulièrement au pays originaire de Lehmann, l'Allemagne, mais les études présentent également des artistes du Royaume-Uni, d'Australie, de Hongrie et d'Autriche. La France, à mon sens le pays de naissance du théâtre postdramatique (l'introduction en fait remonter les origines à Dada, aux surréalistes et à Artaud), brille par son absence. Néanmoins, il s'agit d'une parution importante: comme les meilleures contributions à un champ d'études spécifique, celle-ci développe une approche singulière, analysant en détail l'aspect politique du postdramatique, en même temps qu'elle permet aux non-initiés d'historiciser le concept de *postdramatique* et de réfléchir à sa pertinence politique aujourd'hui.

CLARE FINBURGH

Tête-à-tête, n° 3, 2012, *Images du pouvoir*.

Théâtre / Public, n° 207, 2013, *Théâtre et néo-libéralisme*, Stéphanie Loncle (dir.).

Cabarets de curiosités, n° 3, 2014, *Storytelling*.

Trois revues se sont intéressées récemment à des sujets proches de notre dossier. Le numéro 3 de la revue *Tête-à-tête*, paru au printemps 2012, s'intitulait *Images du pouvoir*. Selon le principe de cette revue, il est composé d'entretiens avec des chercheurs et des artistes; ainsi Denis Podalydès

revient sur son interprétation de Richard II de Shakespeare et celle de Nicolas Sarkozy dans *La Conquête* de Xavier Durringer; le dramaturge Michel Vinaver commente ses descriptions du pouvoir en entreprise, faisant de ce thème le moteur de toute histoire; tout comme l'auteur Belén Gopegui qui conçoit toute littérature comme politique, le réalisateur de documentaires Pierre Carles lie production indépendante et critique du pouvoir et de ses représentations; alors que Pierre Schoeller, réalisateur de *L'Exercice de l'État*, explique comment il a souhaité éviter la polémique politique pour dramatiser le pouvoir. On retiendra les échos entre l'échange avec l'historien de l'art Éric Michaud qui interroge le lien entre pouvoir, images et croyances, et l'entretien croisé avec la philosophe Marie-José Mondzain et l'avocate Agnès Tricoire débattant de la nécessaire plurivocité des images pour échapper aux pouvoirs politiques ou économiques.

Dans *Théâtre / Public*, Stéphanie Loncle proposait en 2013 un dossier sur le rapport entre théâtre et néo-libéralisme. Si on y retrouve le photographe Olivier Roller, également présent dans *Tête-à-tête*, il s'agit avant tout de repenser le rapport entre le service public de la culture, l'institution culturelle et le marché, en l'historicisant. Alors autant le pouvoir des directeurs de théâtre du premier XIX^e siècle (Loncle) que l'histoire de la décentralisation (Fleury), la description de la libéralisation larvée de la culture par l'expertise culturelle (Poirson) ou des logiques de consommation (Hordé), le traitement de la crise financière par les artistes (Neveux), l'analyse des discours récents des ministres ou des artistes (Ralite, Denizot) ou des politiques publiques (Dupuis, Wallon), participent à l'analyse détaillée de la difficulté contemporaine à justifier de la fonction et de la place de l'art – ou de la culture, ou de la création, la distinction finit par ne plus être évidente – dans la société civile. Interventions publiques et fonctions de l'institution apparaissent alors comme deux des lieux où se nouent les relations complexes entre art et pouvoirs politiques ou économiques, qui semblent devoir être largement réinvestis.

Enfin, la troisième livraison de *Cabarets de curiosités* prend pour thème le *storytelling*, pour interroger comme déjouer ou au contraire recommencer les récits. Toujours aussi soigneusement mis en pages, accompagnant des démarches artistiques présentées au Phénix de Valenciennes, on retient de ce recueil insolite la virulente et salutaire introduction de Rodrigo García clamant la nécessité de la rage et le refus de toute normalisation, suivi d'un bel entretien entre le romancier Hughes Jallon, auteur du *Début de quelque chose* (Paris, Verticales, 2011; mis en scène par Myriam Marzouki en 2013), et Christian Salmon sur l'ambition critique de la littérature et ce que Jallon appelle « désimaginer la perception ». Béatrice Picon-Vallin oppose les pratiques documentaires au théâtre et les narrations romancées du politique médiatisé, et Diederik Peeters prend

les procédés narratifs au sens le plus littéral pour en piéger l'efficacité dans des installations performées. On y retrouve également quelques-unes des savoureuses « lettres de non-motivation » (Paris, Zones, 2007) de Julien Prévieux et, entre autres, le compositeur Benjamin Dupé rapportant comment Alain Savouret, professeur au conservatoire, organisait des allers-retours entre l'analyse collective et « l'innommé audible » comme gage d'une pédagogie ouverte de l'improvisation musicale et de l'écoute – autant de critiques des rapports entre récits et pouvoir de toutes sortes qui laissent émerger de nouvelles possibilités de narration.

ÉRIC VAUTRIN

Alain Badiou, Pierre Bourdieu, Judith Butler, Georges Didi-Huberman, Sadri Khiari, Jacques Rancière, *Qu'est-ce qu'un peuple?*, Paris, La Fabrique éd., 2013.

En ces temps où diverses crises entrent en corrélation (crise économique, crise de sa gestion par l'État, crise de confiance dans l'action politique), cette récente livraison des éditions La Fabrique se propose de faire le point sur la notion polysémique de « peuple » et de ses dérivés (« populaire », « populisme », etc.). En six textes-fleuves signés de quelques auteurs « maison », l'ouvrage cherche clairement à extraire le mot « peuple » de sa réduction aux règles républicaines édictées par l'État, en démontrant la nécessité de défendre plus que jamais ses vertus émancipatrices. « Le peuple manque » : cette célèbre phrase de Paul Klee, reprise par Gilles Deleuze, résume le constat partagé par les auteurs qui tous estiment que non seulement le peuple (leur) manque mais finit même par se dissoudre en un tout uniforme, une somme d'individus aveuglément ciblés par nos gouvernants. C'est la confusion de son instrumentalisation par le pouvoir qui préoccupe et qui est à l'origine de cet essai.

Alain Badiou ouvre la réflexion en « vingt-quatre notes sur les usages du mot “peuple” ». Il s'agit d'une analyse sémantique inspirée par plusieurs faits d'actualité qui conduit le philosophe à reconnaître que le mot même, en raison de sa neutralité de plus en plus abstraite, est loin désormais d'être un « substantif progressiste » (p. 9). En contre-exemple, Badiou avance qu'il n'y a de véritable peuple que dans un processus de libération et de revendication de ses droits. Hors de cette existence collective, point de salut. De même, il est impératif de libérer la notion de « peuple » de celle d'« identité » estimée comme un droit national décrété par l'État (le « droit